



Petit Courrier des Dames,
Journal des Modes.

MODES.

ON vient de faire partir pour Vienne un trousseau admirablement confectionné à Paris, surtout sous le rapport de la lingerie. On n'y a employé que tout ce qui était de la plus grande supériorité en batiste, mousseline, broderie et dentelle. Cette seule partie s'est élevée à quarante mille francs.

— Chaque objet était mis dans des boîtes recouvertes en satin ou en moire de diverses nuances. Pour les objets les moins volumineux, quelques petites caisses de fantaisie. Tout cela devait être ainsi placé sur une immense table, au milieu d'un salon, pour être offert à la mariée.

— Les chemises, dans une caisse ovale en moire blanche, brodée en soie bleue, ayant quatre gros glands aux coins pour soulever le couvercle. Les chemises en batiste, ayant les manches bouffantes et plissées; au bas un poignet brodé, garni de Valenciennes. Le tour de la gorge

orné de même. Sur le derrière des chemises, à partir d'une ruche à l'autre, était un petit poignet qui divisait la partie du bas de la chemise d'avec celle du haut. L'avantage de cette coupe est que la partie d'en-bas étant beaucoup plus large que celle d'en-haut, se trouve froncée dans le poignet, forme jupon, et est beaucoup plus favorable à la manière dont on s'habille aujourd'hui.

— Les chemises de nuit faites à manches larges, montant comme des chemises d'homme, avec un collet rabattu, étaient brodées sur tous les poignets. Autour du col et sur le devant de l'ouverture de la poitrine, une double garniture de mousseline brodée formait jabot. Plusieurs étaient même garnies en Valenciennes. Au lieu de collets rabattus, d'autres aussi en avaient de plissés montant garnis de dentelle.

— Pour se lever, des peignoirs de tous les genres; ceux destinés aux premières toilettes du matin, étaient en finette d'une souplesse égale à celle des cachemires. Ceux-là, très-amples, entourés d'un large ourlet.

— Il y avait des peignoirs en jaconas blanc avec toute espèce de genre de broderie, et des pélerines détachées pour mettre à volonté. Les unes à longs pans, les autres rondes. Les broderies de quelques-unes formaient écaille tout autour.

— Des peignoirs en tulle uni, ayant au-dessus de l'ourlet une broderie en application d'Angleterre. Ceux-ci très-élégans avaient pour dessous des robes de moire blanche, paille ou rose.

D'autres peignoirs, pour saison plus avancée, étaient en chaly uni. Les uns ornés d'un dessin imprimé tout-au-tour, les autres brodés. Les blancs étaient les plus jolis. Il y en avait de doublés en taffetas. Un de ces peignoirs, bleu tendre, autour duquel était imprimé un petit dessin vert et macassa, était charmant.

— Les manteaux de nuit étaient en batiste, jaconas ou mousseline. Ces derniers, destinés aux toilettes du matin, lorsqu'on reçoit au lit, avaient des double-collets très-grands rabattus, entourés de longues pointes brodées et garnies de dentelle. Des petits sautoirs en dentelle étaient destinés à se nouer autour du cou en guise de ruche avec ces manteaux. Il y en avait sur lesquels étaient passées des doublures en taffetas rosé très-tendre, qui produisaient un reflet gracieux et bien entendu. Ces derniers objets étaient enfermés dans une corbeille oblongue en moire lilas, brodée en soie blanche.



UN CHAPITRE

des Mémoires d'un Etudiant.

En 18.., après ma seconde année de droit, le mois d'août et les vacances m'avaient ramené dans mon département, et j'habitais la campagne avec ma famille, lorsque commença ma liaison avec Paul de B.... Une imprudence de jeune homme l'obligeait à s'éloigner momentanément de Paris; quelle espèce d'imprudence? peu nous importe; il s'agit d'autre chose: qu'il suffise de savoir que ce n'était qu'une imprudence, bien qu'elle pût avoir des suites graves pour son auteur. Bref, Paul avait demandé une hospitalité de quelques mois à l'un de nos voisins qui se trouvait être l'ami de sa famille. La conformité de nos âges, et, à certains égards de nos positions, nous rapprocha. Quelques semaines nous rendirent nécessaires l'un à l'autre. Nous échangeâmes des confidences; puis, un malin hasard étant venu un jour trahir la discrétion que Paul conservait sur un point, et mettre à l'aise avec moi ses scrupules, je dus à ses épanchemens quotidiens de ne rien perdre du petit drame que je raconte, et dont il est, lui, le héros.

M. L., l'hôte de Paul, était un ancien militaire, retiré du service depuis 1815. Il avait cherché d'abord à se consoler de la restauration avec quelques espérances vagues et le titre héroïque de *soldat laboureur*. Puis, les espérances devenant de jour en jour plus insaisissables, il avait senti le besoin de réparer ce vide. Enfin, il s'était donné une compagne dans la personne de la plus douce et jolie enfant que l'intérieur d'une famille de province eût jamais vue s'élever pour le bonheur d'un mari. A l'époque dont nous parlons, M^{me} L., mère de deux enfans, n'avait rien perdu de ses charmes de jeune fille, et des grâces d'un autre genre étaient venues s'y joindre. Partout, et à Paris même, on l'eût déclarée une femme fort agréable. Dans le canton retiré où mon ami Paul avait à subir une quarantaine pénitenciaire, elle devenait une fée ravissante qui ne pouvait manquer de mettre en grand péril une tête de vingt-trois ans.

M. L. était un excellent homme, d'un caractère profondément affectueux, malgré certaines formes sérieuses et réservées, d'un esprit

élevé, du commerce le plus aimable; du reste, d'une belle figure, jeune encore malgré ses quarante-huit ans, pouvant prétendre en un mot à demeurer l'amant d'une femme dont il serait l'époux. M^{me} L. ne se disait point tout cela; car tout ce qui eût ressemblé à une comparaison aurait effrayé sa pensée; mais, sans s'en rendre compte, elle adorait son mari; le monde entier se réduisait à lui, pour elle, elle se laissait absorber en lui naïvement et avec délices. L'intérieur ainsi animé offrait un spectacle de paix et de pureté primitives, d'union intime, de demi-sommeil extatique, qu'on ne pouvait contempler sans en recevoir une impression de calme, de fraîcheur, de poésie.

Expliquer au juste comment et pourquoi il put arriver que tout cela fut troublé par la présence d'un écolier, et d'un écolier qui n'était point un Lovelace, serait chose longue et peut-être embarrassante. Si le lecteur l'exigeait absolument, je dirais que l'écolier, malheureux, mélancolique, quelque peu Byronien, inquiet et bouillant comme au premier pas dans le monde, nerveux, vivant de paroxismes, dut d'abord exciter l'intérêt, ne fût-ce qu'à titre de nouveauté et d'étrangeté même, au milieu du calme de cet asyle champêtre; je dirais encore qu'une passion de plus en plus frénétique vint bientôt exalter ses forces et doubler ses avantages; j'appellerais aussi à mon aide cette théorie du *bonheur réduit à l'état latent par l'habitude*, que notre excellent professeur Th. Jouffroy nous exposait si lucidement, à la Sorbonne, dans l'une de nos dernières entrevues.

Quoi qu'il en soit, une lutte fut engagée. M^{me} L., si simple et si pure, passa, j'imagine, par de singulières mystifications, avant de comprendre les conditions de l'ennemi; elle dut ensuite reculer d'horreur, elle dut se défendre avec énergie; mais un jour, fascinée, je le présume, égarée, surprise, garrottée, enfin elle succomba. A l'époque où le hasard dont j'ai parlé vint faire violence à la réserve que Paul s'était d'abord imposée, il n'avait déjà plus à s'entretenir que de l'ivresse du triomphe... Tous les matins, M. L. se levait avant le jour, suivait aux champs ses laboureurs, et ne rentrait que pour déjeuner. Son absence ménageait des entrevues régulières: Paul se rendait furtivement dans un cabinet attenant à l'appartement de M^{me} L.; M^{me} L. l'y attendait.

L'emportement et le trouble fiévreux de Paul avait cessé. M^{me} L. oubliait les horreurs de la lutte; elle oubliait ses remords. M. L. ne soupçonnait rien; la connaissance qu'il avait du caractère de sa femme, et

cette vie des champs, exempte des dangers du monde, lui avaient fait contracter l'habitude de se reposer sans alarmes dans son bonheur.

..... Un jour il sembla qu'un léger nuage venait par intervalle assombrir le front de M. L. Les amans l'observèrent avec inquiétude. Avaient-ils commis quelque imprudence? Ils interrogèrent leurs souvenirs et ne manquèrent pas de raisons de s'effrayer. Dans le salon, à table, à la promenade, ils étaient toujours comme seuls au monde; leurs distractions continuelles, le langage muet de leurs yeux, avaient-ils pu n'être pas remarqués?

Toutefois M^{me} L. assurait que son mari n'était point changé pour elle. Paul, tout en remarquant parfois sur la physionomie de M. L. une expression non accoutumée de peine et de contrainte, ne pouvait se plaindre d'aucune altération sensible dans sa bienveillance habituelle; en même tems que les sujets d'alarmes, les occasions de sophismes rassurans abondaient pour les deux amans.

Un jour, la petite fille âgée de quatre ans, debout sur les genoux de M^{me} L., et la caressant, s'écria :

— Moi, je veux embrasser maman comme ami Paul!

Et elle se haussait sur ses petits pieds pour atteindre aux lèvres de sa mère. Notez que ceci se passait en présence de M. L. — Paul eut une présence d'esprit admirable. Il partit d'un grand éclat de rire.

— Eh quoi! dit-il, tu as donc remarqué que je ne t'embrassais pas comme les autres?

Et enlevant l'enfant dans ses bras, il l'embrassa bien fort sur sa petite bouche, puis se mit à jouer avec elle. M. L. sourit.

Une autre fois, on avait proposé une partie pour la semaine suivante. M^{me} L. s'en amusait follement d'avance, et ne pouvait parler que de cela. Son mari interpellé pour la vingtième fois, et impatienté probablement, lui répondit :

— Eh mon Dieu! ma honne amie, nous avons bien le tems. D'ici là, qui sait où nous serons les uns les autres!

Il dit cela d'un ton qui semblait vraiment cacher quelque chose. M^{me} L. fut déconcertée. Mais quelques instans après, il parut avoir un remords, et évidemment fit un effort obligeant pour ramener la conversation sur le même sujet.

Ainsi toutes les causes d'anxiété réunies se trouvaient pourtant trop légères pour faire contre-poids aux entraînemens d'une passion qui avait pu déjà désapprendre la contrainte. Les amans s'étourdissaient de jour

en jour davantage. Tel danger, trompé une fois, leur semblait un vain fantôme; tel bonheur inoui, une loi générale qui ne pouvait faillir.

Un jour je dinai chez M. L.; dès la veille, il avait paru plus évidemment que jamais inquiet, contraint, préoccupé. Le matin, contre son habitude, il était resté pendant deux heures enfermé dans son cabinet: il avait passé ce tems à écrire. Quoi! sa femme n'avait pu le savoir? Aussi, quand j'arrivai, je pus lire sur les traits de M^{me} L. les traces d'une nouvelle crise d'hypothèses alarmantes. Paul, de son côté, avait fait deux ou trois observations dont il me parla; son imagination était frappée.

Le soir, comme on venait de rentrer, et qu'on était réuni au salon, M. L., prenant sur la table un recueil littéraire nouvellement arrivé, lut à haute voix: *TROP TARD, scène du grand monde*, par LOÈVE-WEIMARS.

— L'action se passe à Londres, ajouta-t-il; il y a un lord, une lady et un prince du sang. Vous devriez nous lire cela, jeune philosophe, pour nous faire attendre le souper.

Paul s'empessa de commencer.

A la troisième page, un rapprochement effrayant vint traverser ses idées; il craignit un piège; il se troubla. Pourtant il ne pouvait s'arrêter; le soupçon qui le préoccupait lui en exagérait encore le péril; il se secoua et put continuer.

A mesure qu'il avançait, la coïncidence qui l'avait effrayé devenait plus frappante. J'avais tout compris dès le premier moment; je voyais s'accroître son embarras; j'étais inquiet de ce qui pourrait arriver. A chaque page qu'il retournait, il faisait une pause, comme pour dévorer d'un coup-d'œil la page suivante, et préparer l'effort dont il aurait besoin.

— Allons donc, jeune homme, disait M. L., allons donc; vous nous faites languir.

Paul se déconcertait tout-à-fait. M^{me} L. souffrait le martyre.

Enfin la lecture se termina avec le dernier mot de l'article; la catastrophe, très-dramatiquement traitée, était le suicide d'un mari qui, découvrant la trahison de sa femme, ne comprenait plus la possibilité de vivre après. Quelques minutes d'un silence morne succédèrent. Paul paraissait épuisé; M^{me} L., pétrifiée. Ils sentaient bien ce qu'il pouvait y avoir d'accusateur dans une stupeur pareille; mais ni l'un ni l'autre n'avait la force de dire un mot, et ne trouvait le mot à dire.

Je voulus essayer de venir à leur secours.

— Ceci est bien anglais, dis-je en m'adressant particulièrement à M. L.

— Anglais ! Pourquoi donc, répondit-il ; ceci est de tous les pays, je pense... Veuillez donc me dire ce qu'on eût fait ailleurs ?...

Et M. L. se leva, puis il continua en se promenant :

— J'entends : tuer le séducteur d'abord ! Bien ! Et après ?... Qu'est-ce que ce moyen-là répare, je vous prie ?... C'est un autre mal qu'il faudrait guérir !... Après, il faut toujours voir sa femme... comprenez-vous ?... voir sa femme... et lui dire qu'on sait tout... et répéter à soi-même : « Oui ! » Ah ! jeunes gens, jeunes gens, vous n'y songez point assez, vous autres ! Il est plus d'un honnête homme, pourtant, capable de prendre ainsi la chose... dont vous pourriez jouer l'honneur en riant... Une telle résolution, prenez-y garde, est moins désespérée qu'il me semble ; car enfin, un coup de pistolet, ou une plus longue agonie, qu'importe au fond... Vous ne comprenez point cela, jeunes gens ; croyez-le, pourtant, c'est moi qui vous le dis, et j'en sais des exemples.

(La suite au Numéro prochain.)

DEBURAU.

Le Harem.

Ce jour-là, les paillettes de leurs habits étaient plus brillantes que de coutume ; les tuniques étaient lavées de la veille, les membres des sauteurs avaient été éprouvés le matin, et rien ne manquait à leur souplesse ; toute la famille avait diné, Deburau lui-même avait diné ! D'après l'ordre qu'ils avaient reçu la veille, ils s'acheminèrent jusqu'au palais du Grand-Seigneur.

Ils traversèrent la cour intérieure. Un muet les introduisit dans une vaste salle de marbre et d'or ; cette salle était coupée en deux par un rideau de soie. On ne voyait personne dans cette salle, on n'entendait personne. C'était le silence et la désolation du Théâtre-Français, quand on y joue une comédie de M. Bonjour. Le muet fit signe à nos Artistes de jouer leur pièce devant ce rideau immobile. Il fallut obéir. Ils s'apprêtèrent en silence ; ils déroulent leur tapis de la rue sur les tapis de Perse du harem, ils mettent à leurs pieds la craie de leur art, comme d'autres Artistes mettent du fard à leur visage, et les voilà qui font

leurs tours. Ils se plient, ils se tournent, ils se portent, ils se tordent en tous les sens. Derrière le rideau rien ne s'agite! Ce silence glacial ne les glace pas.

Les Odalisques.

Ils jouent long-tems à l'équilibre; Deburau se jette sur le dos, et son frère aîné avec un bâton, qui pourrait lui briser dix fois le crâne, lui enlève sur le nez une pièce de monnaie. Horrible et fantastique position, que personne n'a décrite encore! Quand son nez est libre, Deburau se relève, et son autre frère prend une échelle dans les mains; il faut que Deburau monte à cette échelle tremblante; il grimpe d'échelon en échelon; le voilà arrivé au dernier échelon, le voilà au sommet de son Art. O surprise! ô récompense de l'artiste, qui lui arrive toujours quand elle est moins attendue! Du haut de cette échelle le regard de notre héros plonge derrière le rideau mystérieux. Que devint-il, notre grand Paillasse, quand, derrière ce rideau, groupées en silence, immobiles, à demi nues, penchées les unes sur les autres, sentant l'ambre et l'essence de rose, toutes en perles blanches et en soyeux cachemires, il aperçut, lui, infirme! lui, ver de terre! lui, Paillasse de son père! les Odalisques du Sérail, les épouses sacrées de sa Hauteesse, les houris redoutables, dont un regard donne la mort!

Où, du haut de son échelle, il les a vues, toutes ces femmes invisibles à tous; il les a vues du haut en bas, ces femmes que le Sultan lui-même regarde de bas en haut; il les a vues impunément, ces femmes dont le palanquin voilé fait courber la tête du Croyant qui passe; il serait encore à les voir, si son frère, qui portait l'échelle, ne se fût pas lassé de la porter. Ce fut là le premier événement heureux qui fit croire à Deburau qu'il était peut-être un homme de la même nature que ses frères et sœurs. Toutefois l'heure de la gloire et de l'immortalité n'avait pas encore sonné pour lui.

A ce Numéro est jointe la planche 918.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50, Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

—On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra
 Bonnet en tulle brodé ou tuyoité des M^{mes} de M^{me} Payan rue Montmartre N.º 107.
 Poignoir en Tacenas façon de M^{me} Brunel rue St Lazare N.º 11.